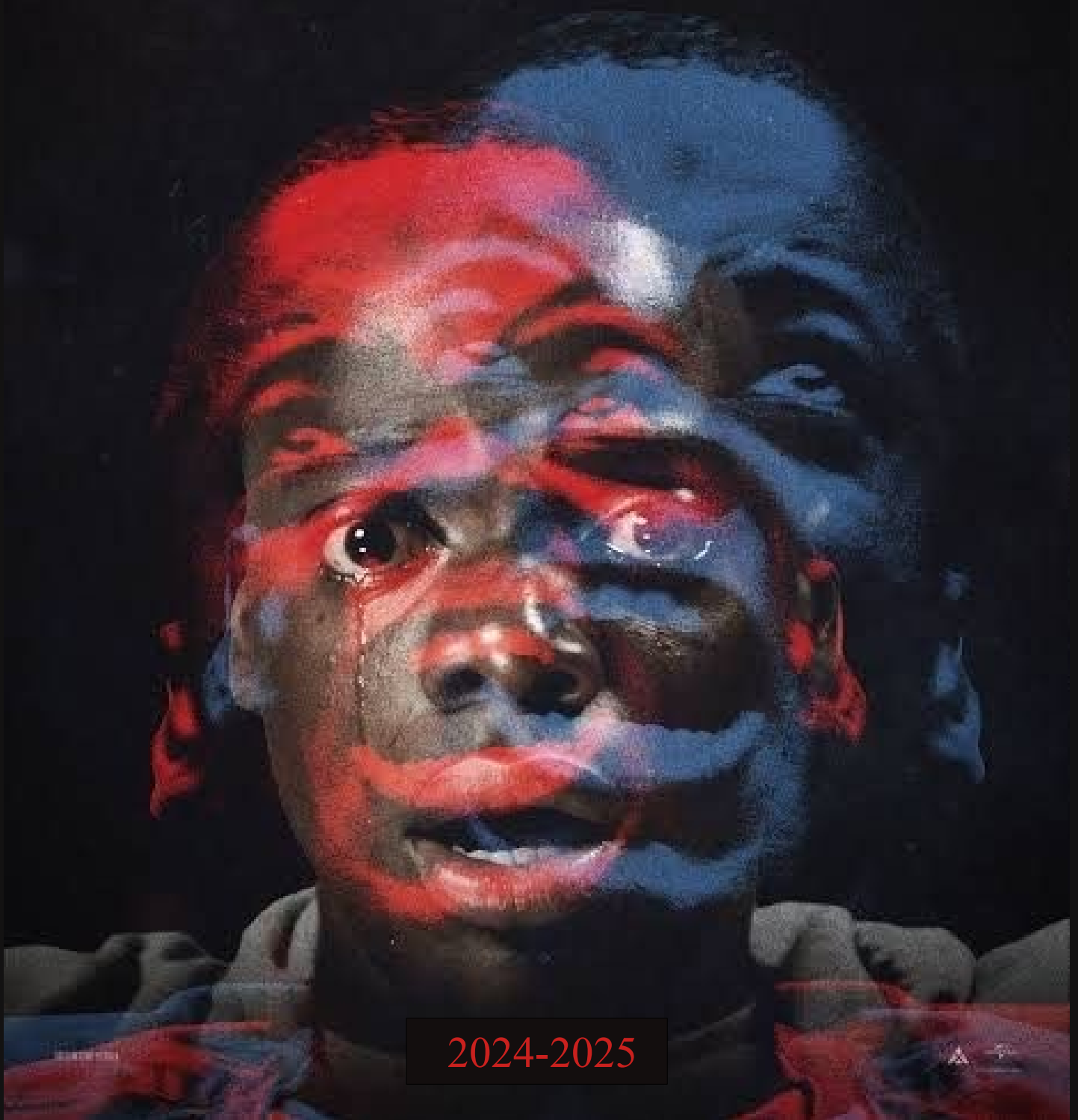


PEREZ Stella.
DUBOIS Régis.
Mémoire de fin d'études
Bachelor Cinéma et Audiovisuel.

A.I&S

Les Ateliers de l'Image et du Son

L'HORREUR COMME MIROIR DU RÉEL.



2024-2025

Remerciements

Je tiens tout d'abord à exprimer ma profonde gratitude à **l'École des Ateliers de l'Image et du Son** pour l'enseignement de qualité qu'elle dispense, ainsi que pour l'environnement stimulant et bienveillant qu'elle offre à ses étudiants. Ce mémoire est le fruit d'un parcours d'apprentissage enrichissant au sein de cette école.

Je remercie tout particulièrement **Monsieur Bruno Novat**, qui a une nouvelle fois accepté de m'accompagner dans l'écriture et la réalisation de ce mémoire. Son regard critique, sa disponibilité et la pertinence de ses conseils ont été essentiels à l'élaboration de ma réflexion. Sa rigueur intellectuelle et sa bienveillance m'ont guidé tout au long de ce travail.

Je souhaite également remercier **Monsieur Régis Dubois** pour la richesse de ses cours sur l'histoire du cinéma, qui ont profondément nourri ma compréhension du cinéma de genre et m'ont permis d'élargir et d'affiner ma vision critique du médium.

Enfin, je remercie toutes les personnes – enseignants, camarades, amis et proches – qui m'ont soutenu de près ou de loin durant cette période d'écriture. Leur écoute, leurs encouragements et leurs échanges ont été d'une grande aide.

À toutes et tous, merci.

Sommaire

Remerciements.....	2
A. Une réinvention des codes du cinéma de genre.....	6
1. Les codes du cinéma d'horreur revisités.....	6
2. Détournement des tropes.....	9
3. Une hybridation des genres.....	11
B. La dénonciation des inégalités raciales et sociales.....	13
1. La métaphore de l'asservissement.....	13
2. Le racisme progressiste et la micro-agression.....	15
3. La critique du capitalisme et du spectacle.....	19
C. Le montage et l'utilisation du son : des outils essentiels au style horrifique de Peele.....	22
1. Le montage comme générateur de tension et d'immersion.....	22
2. Une narration fragmentée et non linéaire pour enrichir le mystère.....	23
3. Une utilisation du son comme vecteur de tension et de sens	25
D. Les fondements stylistiques et idéologiques du cinéma de Jordan Peele	26
1. L'horreur comme véhicule d'une critique sociale.....	26
2. Une mise en scène symbolique.....	28
3. La construction d'un cinéma d'auteur engagé.....	33
E. L'héritage cinématographique et les influences artistiques...34	34
1. Influences cinématographiques et littéraires dans le travail de Peele.....	34
2. Références à des réalisateurs et à des mouvements spécifiques.....	35
3. Intégration de symboles du film de genre dans un contexte contemporain...36	36
F. L'ambiguïté des fins dans le cinéma de Jordan Peele : entre ouverture et interprétation.....	38
1. Une absence de conclusion définitive : une invitation à la réflexion.....	38
2. Analyse des fins ouvertes dans ses films.....	39
3. L'ambiguïté comme outil de critique sociale et philosophique.....	40
Bibliographie.....	44
Annexes.....	46

Introduction

Le cinéma d'horreur a toujours été un reflet des angoisses sociétales et culturelles. Depuis ses origines, il a servi de prisme pour explorer les peurs collectives d'une époque, qu'elles soient politiques, sociales ou psychologiques. De *Night of the Living Dead* (1968) de George A. Romero, qui proposait une lecture critique des tensions raciales aux États-Unis, à *The Stepford Wives* (1975), qui dénonçait les normes oppressives du patriarcat, en passant par *Candyman* (1992), qui abordait la question du racisme systémique à travers une mythologie urbaine, le genre horrifique a souvent utilisé ses codes pour interroger les inégalités et les rapports de domination. Pourtant, rares sont les cinéastes qui ont su conjuguer horreur, satire et critique sociale avec autant d'impact et d'originalité que Jordan Peele.

Réalisateur, scénariste et producteur, Jordan Peele s'est imposé comme l'une des figures les plus influentes du cinéma contemporain en quelques années seulement. Son approche unique consiste à réinventer les conventions du film d'horreur en y intégrant une réflexion profonde sur les inégalités raciales, les traumatismes historiques et les angoisses collectives de la société américaine. Son premier long-métrage, *Get Out* (2017), est une œuvre marquante qui détourne les codes du thriller psychologique et du film d'horreur pour exposer le racisme insidieux de l'Amérique post-Obama. En combinant une mise en scène maîtrisée, une tension psychologique croissante et une satire sociale percutante, Peele réussit à captiver un large public tout en engageant un débat sociopolitique essentiel. Le succès critique et commercial du film, récompensé par l'Oscar du meilleur scénario original, témoigne de l'impact culturel de son œuvre et de sa capacité à renouveler le cinéma de genre.

Poursuivant cette démarche, Peele réalise *Us* (2019), un film d'horreur profondément symbolique qui explore les notions d'identité, de classe sociale et de dualité à travers une histoire de doubles maléfiques. En s'appuyant sur une iconographie saisissante et une narration allégorique, il interroge la manière dont la société américaine génère et marginalise une "sous-classe invisible". Puis, avec *Nope* (2022), il élargit son champ d'exploration en abordant le rapport au spectacle, la fascination pour l'image et l'exploitation des minorités dans l'industrie du divertissement. À travers ces films, Peele s'inscrit dans une tradition de cinéma engagé, tout en imposant une signature artistique distinctive, caractérisée par un subtil mélange de suspense, d'ironie et de critique sociale.

Ainsi, Jordan Peele ne se contente pas de produire des films horrifiques efficaces ; il transforme le genre en un outil de réflexion et de dénonciation. Ses œuvres se distinguent par une hybridation des genres, une mise en scène minutieuse et une utilisation symbolique du cadre et des dialogues pour

illustrer des thématiques profondes. En réinterprétant les archétypes du film d'horreur et en les recontextualisant dans un prisme social et politique, il renouvelle la manière dont le genre peut aborder des problématiques contemporaines.

Ce mémoire se propose d'analyser comment Jordan Peele redéfinit le cinéma d'horreur en le mettant au service d'une critique sociale percutante. Dans un premier temps, nous verrons comment il revisite et détourne les codes classiques du film d'horreur pour servir son propos. Ensuite, nous étudierons la manière dont il aborde les inégalités raciales et sociales à travers ses récits et ses personnages. Enfin, nous examinerons sa construction d'un cinéma d'auteur engagé, qui s'inscrit dans une tradition de films à la fois politiques et populaires, contribuant ainsi à redéfinir les contours du thriller horrifique contemporain.

A. Une réinvention des codes du cinéma de genre.

1. Les codes du cinéma d'horreur revisités.

Jordan Peele s'inscrit dans la tradition du cinéma d'horreur tout en y insufflant une dimension nouvelle, centrée sur l'analyse sociale et la psychologie collective. Loin de reproduire les poncifs du genre créatures surnaturelles, tueurs masqués ou maisons hantées, il propose une horreur plus intime, plus insidieuse, qui prend racine dans le quotidien et se nourrit de peurs sociales profondément ancrées : le racisme, les inégalités, et la violence symbolique. Ce qui fait frissonner chez Peele n'est pas tant l'irruption du surnaturel que la révélation brutale de vérités dérangeantes sur la société américaine, en particulier sur ses mécanismes de domination raciale, de classe, et d'exclusion.

Dans *Get Out*, cette tension psychologique est omniprésente. Peele parvient à créer une hybridation du genre de l'horreur en reprenant l'un des codes classiques de l'horreur, l'isolement du personnage principal, en situant l'action dans une maison bourgeoise retirée, située en pleine campagne. Ce lieu, apparemment paisible, devient un piège métaphorique, représentant l'enfermement et l'exploitation du corps noir dans une société prétendument post-raciale. Mais ici, le danger n'est pas un tueur caché dans les bois, mais la violence invisible d'un racisme voilé par les apparences du progressisme. L'horreur naît de l'incongruité entre le langage policé des hôtes et de la famille Armitage, leurs micro-agressions et leur étrange fascination pour le corps noir, révélant une forme d'objectification perverse et créant une angoisse latente. La peur devient alors un reflet de l'expérience noire dans une société qui prétend avoir dépassé le racisme, mais continue d'en reproduire les structures de domination sous des formes sophistiquées et hypocrites. Le dispositif de

la "Sunken Place", où Chris est plongé, matérialise cette dépossession mentale et corporelle, et incarne avec une puissance visuelle rare l'angoisse d'être réduit au silence dans une société qui vous regarde mais ne vous entend pas.

Us pousse plus loin encore la logique d'une horreur enracinée dans l'inconscient collectif. En revisitant le mythe du Doppelgänger, un double maléfique, Peele introduit une forme d'angoisse existentielle : celle de devoir affronter son double, son reflet oublié, son autre marginalisé. Les "Tethered", copies souterraines des personnages principaux, symbolisent les exclus du système, les laissés-pour-compte d'une société de surface aveugle à sa propre violence.



Tethered scene from US 2019 movie web

Le double devient une métaphore des inégalités et des ombres cachées de la société, la menace ne vient plus d'un extérieur monstrueux, mais d'un "nous" refoulé, d'un autre soi que la société a rejeté. Cette fois, l'horreur ne vient pas de l'extérieur, mais de l'intérieur : du foyer, du corps, de la mémoire. Peele utilise comme code de l'horreur la maison comme lieu de tension : À l'instar des classiques de l'horreur domestique (*Funny Games*, *The Strangers*), Peele transforme l'espace familial en théâtre d'un affrontement, où le cadre domestique et l'intimité sont perturbés par une menace externe, contrairement à *Get Out*, où l'horreur vient d'un environnement étranger, ici, elle surgit de l'intérieur, d'un espace censé être familier et protecteur, tandis que les tunnels qui serpentent sous la surface des villes incarnent l'espace refoulé de la misère et de l'abandon social. Peele crée ainsi une atmosphère où l'horreur n'est pas seulement physique, mais profondément

morale et politique : ce que nous refoulons, individuellement ou collectivement, finit par ressurgir sous une forme monstrueuse.

Avec *Nope*, Peele s'éloigne de l'horreur domestique pour explorer une peur plus vaste et abstraite : celle de l'inconnu, du regard, de l'exploitation spectaculaire. Il propose une horreur plus cosmique, inspirée de la science-fiction, avec la figure de l'OVNI organique baptisé "Jean Jacket". Cette entité mystérieuse et prédatrice est révélée progressivement, créant une tension basée sur l'ignorance et la peur de l'inconnu.



Attack of Jean Jacket from *Nope* loopers

L'originalité du film réside notamment dans l'utilisation du regard comme déclencheur de la violence : il ne faut pas fixer la créature du regard, sous peine d'être aspiré, dévoré. Cette règle, qui rappelle les codes du mythe de Méduse ou certaines figures de l'horreur cosmique, prend ici une dimension sociale forte : elle interroge notre fascination contemporaine pour l'image, pour le spectacle de la violence, et pour la visibilité à tout prix. L'horreur devient alors une métaphore du regard oppresseur, de la société du spectacle, et des traumatismes mis en scène et consommés sans conscience. L'histoire parallèle de Gordy, le singe acteur devenu incontrôlable sur un plateau télé, souligne cette même logique d'exploitation de l'altérité à des fins de divertissement, jusqu'à la catastrophe.

En réutilisant les lieux symboliques de l'horreur – la maison isolée, les sous-terrains, l'objet inconnu dans le ciel –, Jordan Peele détourne les attentes des spectateurs pour les confronter à une peur plus sourde, plus dérangeante : celle de l'ordre social lui-même. Il revisite des codes classiques de l'horreur, les transformant en menace moins explicite et plus interne à notre humanité, et notre sensibilité à la peur de l'inhumanité des autres et de l'inconnu. L'horreur ne vient plus de l'autre, du monstre extérieur, mais de ce que la société dissimule, écrase ou refoule. Peele inscrit ainsi ses récits dans une tension entre l'universel du genre et la singularité de l'expérience afro-américaine, créant une œuvre à la fois immersive, politique, et résolument contemporaine.

2. Détournement des tropes.

Jordan Peele ne se contente pas de reprendre les conventions du cinéma d'horreur : il les déconstruit et les détourne pour en faire des instruments critiques au service d'un discours social acéré. Là où les tropes traditionnels du genre servent généralement à provoquer une peur immédiate et instinctive, Peele les utilise pour construire une horreur plus profonde, enracinée dans les oppressions structurelles, les non-dits culturels et les mécanismes d'exclusion qui traversent la société contemporaine. Cette relecture des codes permet non seulement de renouveler le genre, mais surtout de le politiser, en l'ancrant dans une lecture critique des rapports de pouvoir.

L'une des marques de fabrique les plus significatives de Peele est son refus de recourir systématiquement aux effets faciles, comme les jump scares, largement utilisés dans le cinéma d'horreur contemporain pour surprendre le spectateur. Chez Peele, l'effroi ne surgit pas dans des éclats soudains, mais se tisse lentement, patiemment, à travers une atmosphère pesante et des silences angoissants. Dans *Get Out*, la tension monte par des détails presque imperceptibles : un regard trop appuyé, une phrase trop bienveillante pour être sincère, un silence gênant. L'horreur se construit à partir de l'ambiguïté, de la dissonance entre les apparences policées et l'agression sous-jacente. Ce choix stylistique permet de déplacer la peur vers une expérience plus intime et réaliste, où le spectateur n'est pas simplement surpris, mais profondément troublé.

L'utilisation du son joue également un rôle fondamental dans cette stratégie de détournement. Dans *Nope*, par exemple, les bruits étranges émis par l'OVNI, notamment les cris des victimes coincées à l'intérieur de la créature, créent une angoisse viscérale, tout en soulignant la violence invisible exercée par la société du spectacle. Le silence, ou plutôt son absence calculée, devient lui aussi un outil de mise en tension. Lorsque les personnages affrontent "Jean Jacket", c'est souvent dans un silence assourdissant, qui accentue la menace latente. Le son ne sert donc pas uniquement à faire

sursauter, mais à amplifier l'horreur psychologique, à évoquer ce qui ne peut pas être montré mais seulement pressenti.

L'un des gestes les plus radicaux de Peele est sans doute l'inversion des archétypes classiques du cinéma d'horreur. Historiquement, les personnages noirs ont été soit absents, soit relégués à des rôles secondaires et stéréotypés, souvent sacrifiés dès les premières scènes. Peele renverse cette tendance en confiant à des personnages noirs des rôles principaux complexes, profonds, et chargés de signification. Dans *Get Out*, Chris est non seulement le héros, mais un héros lucide, actif et résilient. Il échappe au destin tragique auquel les films de genre ont souvent condamné les Noirs, en reprenant le contrôle sur une situation censée l'écraser. Ce retournement permet à Peele de subvertir les attentes du public tout en affirmant une subjectivité noire puissante.

Dans *Us*, Adelaide/Red incarne une autre forme de complexité : en elle se confondent victime et bourreau, surface et profondeur, humanité et monstruosité.



Little girl from Us 2019 secretIdn

En jouant sur la dualité du personnage, Peele interroge la frontière entre le normal et le monstrueux, entre la société légitime et ceux qu'elle exclut. Il déstabilise ainsi la dichotomie rassurante entre le héros et le monstre, pour montrer que les deux peuvent coexister dans un même corps, dans une même histoire. Ce trouble moral, loin d'être gratuit, oblige le spectateur à repenser ses certitudes sur l'identité, la justice et la mémoire collective.

OJ, le protagoniste de *Nope*, poursuit ce travail de subversion. Calme, observateur, peu bavard, il ne correspond en rien à l'archétype du héros hollywoodien traditionnel, souvent blanc, extraverti et conquérant. OJ est un homme noir silencieux, marqué par un traumatisme, dont la force réside dans la patience, la vigilance, et une forme de résistance passive. En mettant en avant ce type de figure, Peele revalorise une autre manière d'exister, d'agir, de survivre, tout en réécrivant les récits dominants du cinéma américain.



Jean jacket attacks from Nope screenfan

Ainsi, par le détournement des tropes classiques de l'horreur : invasion, double, extraterrestre, héros valeureux, Jordan Peele crée un espace de rupture, où les peurs sociales contemporaines peuvent s'exprimer avec force. Ce faisant, il redonne au genre son potentiel politique, et en fait un miroir troublant de nos sociétés inégalitaires et fracturées.

3. Une hybridation des genres.

L'une des marques distinctives du cinéma de Jordan Peele réside dans sa capacité à mêler différents genres pour produire une expérience cinématographique à la fois originale, déroutante et profondément signifiante. Cette hybridation est toujours maîtrisée : elle permet d'explorer les tensions sociales sous des angles variés, tout en déjouant les attentes du spectateur. Refusant la

linéarité rassurante du récit traditionnel hollywoodien, Peele adopte des structures narratives fragmentées et joue avec les conventions du cinéma d'horreur, de la science-fiction, du drame familial, de la satire sociale ou encore du western. Cette hybridation participe à brouiller les repères du spectateur, à complexifier la lecture de ses œuvres et à déconstruire les récits dominants en y introduisant des points de vue marginalisés.

Dans *Get Out*, Peele fusionne l'horreur sociale avec le thriller psychologique et une touche de comédie noire. Le film commence presque comme une comédie romantique ou un drame familial, avant de glisser lentement vers un thriller paranoïaque, puis dans un dernier acte horrifique où se déploie toute l'ampleur du complot. Cette transition de genre reflète l'expérience de Chris, qui passe d'un malaise diffus à une terreur viscérale, tout en révélant l'emprise du racisme systémique. L'humour y est central, notamment à travers le personnage de Rod, meilleur ami de Chris, qui apporte un contrepoint comique bienvenu à l'atmosphère de plus en plus oppressante. Mais cet humour ne sert pas qu'à détendre : il souligne l'absurdité d'un système où les institutions, comme la police, restent sourdes aux alertes des minorités. Le contraste entre la légèreté du ton et la gravité du fond permet à Peele de dénoncer l'indifférence sociale sans tomber dans un registre purement dramatique. L'humour devient ainsi une forme de résistance, un moyen de survie face à l'oppression.

Us pousse encore plus loin cette logique de fusion. Le film débute comme un home invasion classique, mais se transforme rapidement en fable politique, puis en drame identitaire teinté de science-fiction dystopique. Peele emprunte au slasher, au fantastique, et même à la danse contemporaine (notamment dans la scène finale entre Red et Adelaide) pour brouiller les pistes et faire de l'horreur un langage visuel et symbolique. L'esthétique chorégraphiée, les références à la mythologie du double maléfique et les ruptures de ton créent une atmosphère inclassable, à la fois angoissante et poétique. L'humour y est plus discret, mais certaines scènes absurdes (comme la playlist interrompant une tentative de meurtre) viennent accentuer le contraste entre violence et banalité. L'hybridation se manifeste également dans la structure narrative : le prologue énigmatique dans un parc d'attractions ne prend tout son sens qu'à la fin du film, obligeant le spectateur à reconsidérer l'identité même de l'héroïne. Ce retournement narratif, fondé sur une temporalité éclatée, force à recontextualiser rétroactivement les événements, révélant la complexité morale des personnages et la porosité entre victime et bourreau.

Avec *Nope*, Peele propose une œuvre encore plus hybride, mêlant western moderne, science-fiction, film de monstres et satire hollywoodienne. Le désert californien, les chevaux et les silences évoquent les codes du western, tandis que la présence d'un OVNI et l'obsession des personnages

pour capturer une preuve visuelle rappellent les grands classiques de la science-fiction comme *Close Encounters of the Third Kind* ou *War of the Worlds*. Mais Peele détourne ces genres pour en révéler les biais historiques, en recentrant le récit sur une famille noire marginalisée dans les représentations traditionnelles. Il réécrit les fondements mêmes du western, genre profondément lié à la mythologie américaine blanche, en plaçant au cœur de son récit les Haywood, descendants d'un jockey noir effacé de l'histoire du cinéma. Ce choix permet à Peele de redonner une visibilité aux exclus du récit national et cinématographique, tout en rendant hommage aux figures invisibles du septième art : les dresseurs, les cascadeurs, les techniciens. L'OVNI devient quant à lui une métaphore du regard et de la consommation des images, reflet d'une société obsédée par le spectacle, quitte à en ignorer les dangers. Cette critique de la spectacularisation culmine dans la sous-intrigue consacrée à Gordy, le chimpanzé star d'un ancien sitcom. D'abord perçue comme une digression, cette séquence s'avère centrale : elle éclaire la manière dont l'industrie exploite la violence et les traumatismes pour divertir, tout en imposant une illusion de contrôle.

L'humour est également omniprésent dans *Nope*, notamment à travers des dialogues absurdes et des situations décalées, comme l'intervention du caméraman perfectionniste ou l'apparition incongrue de la journaliste en moto, qui renforcent la critique du spectacle tout en instaurant une tension constante. Ce mélange de tons permet à Peele d'aborder des sujets graves avec une légèreté apparente, mais toujours au service d'une réflexion critique.

En définitive, cette hybridation constante des genres constitue bien plus qu'une signature stylistique : elle est un outil de subversion narrative et politique. En refusant de se plier aux conventions d'un seul registre, Jordan Peele construit un langage cinématographique propre, capable de refléter la complexité du réel et de susciter une pensée critique. L'horreur, la comédie, le drame, la science-fiction et la satire coexistent dans ses films non pas comme des ornements, mais comme des instruments complémentaires d'un discours engagé, ludique et profondément subversif.

B. La dénonciation des inégalités raciales et sociales.

1. La métaphore de l'asservissement.

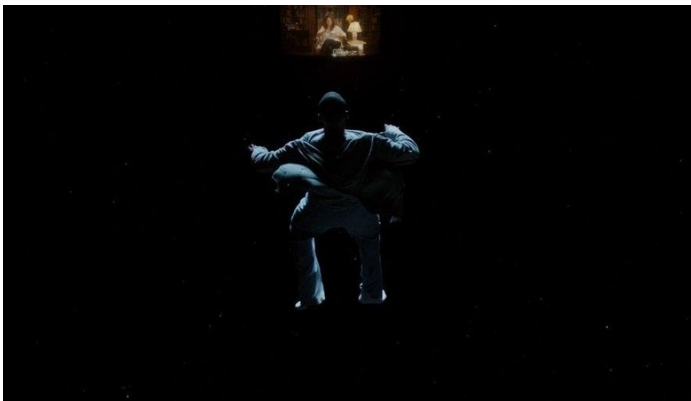
Au cœur de l'œuvre de Jordan Peele se trouve une dénonciation constante des mécanismes d'asservissement, qu'ils soient explicites ou insidieux, visibles ou enfouis dans les structures sociales et culturelles. Chacun de ses films met en scène des formes variées d'exploitation, en les transposant dans un registre symbolique fort, où l'horreur devient le miroir de réalités sociales persistantes. En ce sens, Peele n'utilise pas simplement l'horreur comme vecteur d'effroi, mais

comme un outil d'analyse critique des rapports de pouvoir, notamment autour des notions de race, de classe et de surexploitation.

Dans *Get Out*, cette critique prend une forme particulièrement directe à travers le procédé fictionnel de la « Coagula ». Ce transfert de conscience utilisé par la famille Armitage, qui permet à des Blancs de s'emparer des corps de Noirs, actualise la logique de l'esclavage dans un cadre pseudo-scientifique et contemporain. Les corps noirs, dépossédés de leur esprit mais conservés pour leur prétendue supériorité physique, deviennent des instruments, des coquilles au service d'une élite blanche. Ce procédé illustre de manière glaçante la manière dont les Noirs ont historiquement été réduits à leur corps, niés dans leur humanité, et utilisés à des fins économiques, sexuelles ou symboliques. L'horreur ne réside donc pas tant dans la science-fiction elle-même que dans la réalité sociale qu'elle révèle.

L'élément de l'hypnose et la création du « sunken place » renforcent cette métaphore de l'aliénation. Chris, plongé dans cet état de paralysie mentale, voit sans pouvoir agir, crie sans être entendu. Ce lieu psychique représente l'expérience de marginalisation et d'effacement que vivent de nombreux Noirs dans des espaces sociaux dominés par les Blancs : leur voix est ignorée, leur souffrance invisible.

Le « sunken place » devient ainsi une image puissante de l'impuissance imposée par des structures de domination bien réelles, où l'individu est enfermé dans une forme d'oppression muette.



Sunken place scene, la coagula from *Get Out* 2017

Dans *Us*, la figure des Tethered approfondit cette réflexion, en étendant le propos à la question des classes sociales. Les doubles vivant sous terre représentent les masses opprimées, condamnées à une existence de souffrance et de mimétisme absurde vis-à-vis des privilégiés de la surface. Leur mode de vie grotesque, basé sur la reproduction déformée des gestes de leurs homologues « visibles

», dénonce un système qui permet à certains de vivre dans le confort au prix de l'invisibilité et de la misère d'autrui. Le soulèvement mené par Red, figure ambivalente, renvoie à une prise de conscience politique : celle d'un groupe opprimé qui, après des années d'oubli, se retourne contre ceux qui l'ont ignoré. L'horreur prend alors une tournure révolutionnaire, où les « monstres » sont les victimes d'un système brutal, en quête de reconnaissance et de justice.

Dans *Nope*, l'asservissement prend une autre forme : celle de l'exploitation du spectacle à travers la maltraitance animale . Le film explore comment les tragédies sont transformées en produits, comment la souffrance devient divertissement, et comment les communautés marginalisées sont contraintes de participer à ce système pour survivre. L'OVNI, baptisé Jean Jacket, n'est pas simplement un prédateur extraterrestre : il incarne une entité dévorante, métaphore de la société du spectacle, qui consomme tout , vies, regards, souvenirs, pour nourrir une économie de l'image. OJ et Emerald Haywood, propriétaires d'un ranch en difficulté, cherchent à capturer une image de Jean Jacket pour obtenir reconnaissance et revenus. Ce projet désespéré met en lumière la manière dont les individus marginalisés doivent souvent exploiter leur propre trauma ou leur proximité avec le danger pour obtenir une place dans une société indifférente à leur existence.

Le personnage de Ricky "Jupe" Park illustre ce processus de manière encore plus tragique. Ancien enfant-star, Jupe est lui-même une victime du système médiatique, traumatisé par une attaque mortel de chimpanzé sur un tournage, il est le seul survivant de cet événement violent qu'il transforme en attraction touristique. En tentant de dompter l'OVNI et de le transformer en show inédit pour attirer le public, il reproduit les mécanismes d'exploitation qu'il a subis, jusqu'à en être littéralement dévoré. Son sort symbolise la dangerosité de vouloir tirer profit du traumatisme sans en interroger la racine, et souligne la logique prédatrice inhérente à l'industrie du spectacle.

À travers ces récits, Jordan Peele développe une critique radicale des systèmes d'asservissement contemporains. Qu'il s'agisse de l'exploitation raciale, de la marginalisation des classes pauvres ou de la marchandisation du drame humain, ses films donnent à voir l'envers du décor : ces structures de domination qui, bien qu'habillées de modernité, reproduisent les violences du passé. L'horreur devient ici un langage politique, un moyen de faire surgir ce qui est habituellement occulté, et de forcer le spectateur à regarder en face les réalités sociales les plus dérangeantes.

2. Le racisme progressiste et la micro-agression.

L'une des grandes forces du cinéma de Jordan Peele réside dans sa capacité à révéler les formes les plus insidieuses du racisme contemporain. Loin des figures caricaturales du racisme ouvert, Peele explore les mécanismes plus subtils, souvent invisibles pour ceux qui les perpétuent : le racisme dit

« progressiste », les micro-agressions quotidiennes, et les dynamiques d'appropriation culturelle déguisées en admiration. Dans ses films, cette violence symbolique se glisse dans les interactions banales, les gestes bienveillants en apparence, ou les structures sociales valorisées. Ce racisme feutré, qui se cache derrière le masque du libéralisme, devient un véritable objet d'horreur.

Dans *Get Out*, ce phénomène est mis en scène de manière particulièrement percutante à travers la famille Armitage. Ces derniers incarnent une forme de racisme libéral très reconnaissable : ils se présentent comme progressistes, bienveillants, et même admiratifs de la culture noire. Le père affirme qu'il aurait « voté Obama une troisième fois », les invités de la garden-party complimentent Chris sur ses qualités physiques, son style, ou évoquent ses supposés atouts génétiques. Pourtant, cette admiration dissimule une volonté d'appropriation : les Noirs sont perçus non comme des individus à part entière, mais comme des corps utiles, objets d'envie et de désir. La violence ne passe pas par l'insulte ou l'exclusion, mais par l'objectification constante, par une admiration déplacée poussée à l'obsession qui réduisent Chris à son apparence et à ce qu'il peut apporter aux autres. La scène finale de *Get Out* illustre avec force la manière dont Jordan Peele fait basculer les micro-agressions dans une terreur systémique. Tout au long du film, le spectateur est plongé dans le quotidien oppressant de Chris, mais c'est dans la séquence finale que cette tension atteint son paroxysme : alors que Chris vient de s'extirper de l'enfer du domaine Armitage, l'arrivée d'une voiture de police n'apparaît pas comme un secours. Au contraire, l'irruption d'un policier blanc provoque immédiatement une inquiétude chez le spectateur, qui redoute un retournement tragique.



Get Out final scene 2017 secretldt

Cette peur est révélatrice : elle ne repose pas sur une menace surnaturelle, mais sur une conscience sociale partagée, celle d'un système dans lequel un homme noir peut être perçu comme coupable, même lorsqu'il est victime. Peele parvient à nous mettre dans la peau des personnes qui vivent ce genre d'injustice et sans tous le travail mental subtil qu'il exerce sur nous depuis les premières minutes du film cette fin n'aurait pas eu autant d'impacte, il fait du racisme systémique une menace plus effrayante que n'importe quel monstre.

Dans *Us*, la réflexion sur les privilèges et les oppressions se complexifie. La famille Wilson, composée de Noirs issus de la classe moyenne supérieure, occupe une position sociale enviée, ancrée dans le confort matériel et la réussite individuelle. Toutefois, leur confrontation avec leurs doubles, les Tethered, remet en question la solidité de ce statut. Ces figures souterraines représentent les exclus du système, ceux dont l'existence rend possible le confort des autres. En mettant en scène cette dualité, Peele souligne que même les personnes issues de groupes historiquement marginalisés peuvent, une fois intégrées dans les sphères dominantes, participer malgré elles à la perpétuation d'un système d'inégalités. Le racisme et l'oppression ne sont pas toujours exercés de manière verticale ou extérieure : ils peuvent se loger dans des dynamiques internes à une même communauté, entre ceux qui accèdent au privilège et ceux qui restent dans l'ombre.

Dans *Nope*, cette critique s'étend au monde du spectacle et à l'industrie médiatique. Le personnage de Ricky "Jupe" Park est particulièrement significatif : enfant-star d'origine asiatique, il a survécu à une attaque sanglante sur un plateau de tournage impliquant un chimpanzé. Traumatisé, il choisit pourtant de capitaliser sur cet événement en l'utilisant comme attraction pour son ranch. Jupe incarne une figure complexe de la minorité exploitée qui, pour survivre dans un système capitaliste dominé par des codes blancs, accepte de rejouer son propre traumatisme, de se transformer en objet de curiosité.

Sa tentative de dompter Jean Jacket, l'OVNI, afin d'en faire un spectacle lucratif, symbolise la manière dont les individus marginalisés sont incités à monnayer leur douleur pour exister dans l'espace public. Cette logique perverse conduit à leur propre destruction : en essayant de s'approprier une force qu'il ne comprend pas, Jupe finit englouti, littéralement digéré par le système qu'il tentait de manipuler.



Jupe show scene from Nope movie web

L'exploitation du chimpanzé Gordy dans la scène d'ouverture de *Nope* vient renforcer cette métaphore. Gordy, animal dressé pour divertir, finit par exploser dans une violence incontrôlable, révélant la brutalité latente contenue dans tout système d'exploitation. Ce parallèle avec Jean Jacket, une entité qui devient agressive dès qu'on tente de la regarder, de la capturer, illustre une critique de la domination humaine sur les forces qu'elle ne maîtrise pas. Que ce soit des animaux, des personnes racisées ou des phénomènes mystérieux, toute tentative de contrôle ou de mise en spectacle d'un "autre" radical finit par provoquer une réaction violente, destructrice.



Gordy horror show from Nope screenrant

Ainsi, Jordan Peele tisse dans ses films une réflexion profonde sur les formes contemporaines de racisme et d'exploitation. Il ne s'agit plus uniquement de dénoncer des actes discriminatoires évidents, mais de dévoiler les logiques plus surnoises de la domination. À travers l'horreur, Peele nous pousse à reconnaître les violences structurelles tapies dans les gestes les plus anodins, à voir comment l'empathie de façade peut cacher des rapports de force profonds et persistants.

3. La critique du capitalisme et du spectacle.

L'un des axes majeurs du cinéma de Jordan Peele est sa capacité à utiliser les ressorts de l'horreur pour déconstruire les logiques de pouvoir, de consommation et de représentation qui structurent les sociétés contemporaines. En articulant ses récits autour de dynamiques d'exploitation, il interroge la manière dont les corps, les traumatismes et même l'Histoire deviennent des objets de capitalisation.

Dans *Get Out*, cette critique se manifeste de façon particulièrement percutante à travers la scène de l'enchère silencieuse organisée par la famille Armitage. Les convives blancs, enchérissent non pas sur un tableau ou un objet, mais sur le corps de Chris, jeune homme noir, dont les qualités physiques sont vantées comme un atout biologique. Cette mise en scène rappelle explicitement les marchés aux esclaves de l'histoire américaine, et réactualise le concept de capitalisme racial dans une forme moderne et insidieuse.



La scène des enchères dans le film Get Out 2017 loopers

Le corps noir est perçu comme une ressource que les Blancs s'approprient pour servir leurs propres objectifs : prolonger leur vie, améliorer leurs performances, accéder à une forme de pouvoir

physique. À travers cette scène, Peele ne montre pas seulement une violence raciale, mais une violence économique, systémique, enracinée dans l'histoire des États-Unis.

Dans *Us*, au-delà du motif des doubles, Jordan Peele construit une critique subtile de la société de consommation et de l'illusion du rêve américain. L'action se déroule dans un cadre bourgeois et familial : une maison secondaire, des vacances à la plage, des gadgets technologiques, des vêtements à la mode. La famille Wilson, bien que noire, semble intégrée au modèle dominant de réussite sociale. Mais cette apparente sécurité est rapidement ébranlée, révélant un monde construit sur des inégalités profondes. La confrontation avec la famille blanche voisine, qui possède une maison plus grande, plus luxueuse et équipée de technologies dernier cri (comme l'assistant vocal), met en lumière une compétition consumériste entre les classes moyennes. Cette rivalité devient grotesque lorsque, même dans la violence, les apparences comptent : la mise en scène du meurtre des voisins est aussi chorégraphiée qu'une publicité. Peele détourne ainsi les codes du luxe et du confort pour exposer leur superficialité.

Dans *Nope*, Jordan Peele pousse plus loin sa réflexion sur le lien entre spectacle, exploitation et violence en s'attaquant directement à la logique de l'image comme produit de consommation. L'un des aspects les plus frappants du film est la manière dont il déconstruit notre obsession contemporaine pour la captation d'images spectaculaires à tout prix. Le personnage du caméraman Antlers Holst, fasciné par l'idée de filmer "la prise parfaite", incarne cette dérive artistique et médiatique où la recherche de beauté ou de reconnaissance devient plus importante que la survie elle-même.

Holst sacrifie sa propre vie pour capturer une séquence d'anthologie, illustrant jusqu'où l'industrie du spectacle pousse les individus dans une quête destructrice de reconnaissance. De la même manière, les tentatives désespérées d'Emerald pour obtenir une "Oprah shot", une image assez sensationnelle pour faire le tour des médias, dénoncent l'illusion d'émancipation offerte par la célébrité : une image virale semble être le seul espoir pour des personnages issus de la marge. Cette obsession de l'image spectaculaire, ancrée dans un système capitaliste, finit par déshumaniser les protagonistes, réduits à des preneurs de risques pour un public invisible. Même l'OVNI, en tant que créature sensible au regard, devient une métaphore de ce monde où tout doit être vu, enregistré, partagé, quitte à provoquer la mort. Par ce biais, *Nope* expose la perversion d'un système où le réel est toujours subordonné à sa version médiatique, et où l'exploitation des émotions et du danger devient un mode de fonctionnement banal, voire attendu.

En parallèle, *Nope* s'inscrit dans une réflexion plus large sur l'effacement historique et la place des marginalisés dans le récit collectif. En affirmant que les Haywood sont les descendants du premier jockey noir filmé dans les images animées d'Eadweard Muybridge, Peele revalorise une figure oubliée, emblématique de l'effacement des contributions afro-américaines dans l'histoire du cinéma. Il réécrit ainsi symboliquement le mythe hollywoodien en y réintroduisant ceux qui ont été exclus de ses origines. Ce geste artistique et politique vise à corriger une mémoire sélective, tout en soulignant le paradoxe d'une industrie qui puise dans les talents et la culture des marginalisés sans leur reconnaître leur rôle fondateur.

Enfin, la structure même de *Nope*, découpée en actes portant chacun le nom d'un animal ou d'une entité (*Gordy*, *Lucky*, *Jean Jacket...*), renforce cette thématique de l'exploitation. Chaque segment évoque un rapport de domination, qu'il soit exercé sur un animal, un être marginalisé, ou un phénomène naturel. Ce découpage donne au film une cohérence symbolique forte, montrant que derrière chaque spectacle se cache une logique de contrôle et d'appropriation. Loin d'être de simples créatures monstrueuses, ces figures révèlent une société obsédée par la possession de l'image, par la domestication de l'imprévisible, quitte à répéter les violences qu'elle prétend dépasser.

À travers cette critique du capitalisme du regard, Peele interroge non seulement les rapports de pouvoir, mais aussi la responsabilité du spectateur. Regarder n'est jamais un acte neutre ; c'est participer à un système de représentation qui, parfois, transforme la réalité en marchandise et la douleur en distraction.

C. Le montage et l'utilisation du son : des outils essentiels au style horrifique de Peele.

1. Le montage comme générateur de tension et d'immersion.

Chez Jordan Peele, le montage ne se contente pas d'assurer la continuité narrative : il devient un véritable outil de mise en tension, de désorientation, et de plongée psychologique dans les mondes qu'il dépeint. Il participe pleinement à l'installation d'une atmosphère anxiogène, en épousant les sensations des personnages et en guidant le regard du spectateur vers des zones de malaise plus que de frayeur directe.

Dans *Get Out*, le montage joue un rôle essentiel dans la montée progressive de l'angoisse et dans l'immersion du spectateur dans la paranoïa vécue par Chris. Par un rythme lent ponctué de coupes

abruptes et silencieuses, Jordan Peele construit un climat d'instabilité où chaque regard, chaque silence devient suspect. Lors de la scène de l'hypnose, le montage fragmenté alternant gros plans, ralentis et vide sonore traduit visuellement la perte de contrôle du héros et son enfermement dans le « Sunken Place ». Plus loin, les coupes nettes et le découpage alterné entre les regards des invités et les réactions de Chris renforcent son sentiment d'être observé et objectifié. Enfin, le rythme global du film, souvent lent et méthodique, sert à maintenir un état de tension continue. Le montage évite les effets tape-à-l'œil pour privilégier un climat insidieux, où chaque silence, chaque regard devient suspect. Ce choix renforce l'identification du spectateur avec Chris, en l'invitant à partager son inquiétude croissante dans un monde où tout semble familier... mais faussement bienveillant.

De manière similaire, dans *Us*, le montage utilise des Jump cut, des coupes brutales et des alternances de points de vue pour construire une tension constante. Lors de l'attaque des doubles dans la maison familiale, la simultanéité des agressions est accentuée par un montage parallèle qui entrecroise les affrontements, rendant l'action encore plus chaotique et angoissante. Les ellipses temporelles, notamment celles qui entourent le passé d'Adelaide, contribuent à entretenir le mystère sur l'identité réelle des personnages. Ce morcellement narratif n'est pas gratuit : il sert une construction du suspense fondée sur le doute, l'incertitude, et la relecture possible des événements à la lumière du dénouement final.

Dans *Nope*, Peele joue avec des coupes abruptes et des transitions inattendues, notamment dans la juxtaposition de scènes liées à l'OVNI et à l'histoire traumatique du chimpanzé Gordy. Cette narration éclatée désoriente le spectateur et l'empêche de s'installer dans une routine classique du récit. La scène de l'attaque de Gordy, filmée en hors-champ pendant de longues secondes, avec un montage centré sur les réactions de Jupe enfant, crée une tension presque insoutenable. Ce refus du spectaculaire immédiat au profit d'un découpage focalisé sur l'émotion renforce l'impact psychologique de la scène. L'ellipse finale après le massacre, où le poing tendu de Gordy est interrompu par un plan noir, laisse l'horreur dans le non-dit, dans le creux du montage.

Enfin, certaines séquences sont montées comme de véritables chorégraphies angoissantes. Dans *Us*, le combat final entre Adelaide et Red mêle danse, violence et musique classique dans un enchaînement visuel stylisé, où chaque coupe accentue la dimension dramatique et symbolique de la confrontation. Cette hybridation entre esthétique et angoisse participe d'un cinéma de l'immersion émotionnelle : le montage devient un langage sensoriel à part entière.

Ainsi, chez Peele, le montage dépasse la simple mécanique narrative pour devenir un vecteur de tension constante, de désorientation et d'implication sensorielle. Il guide l'œil et l'inconscient du

spectateur, l'obligeant à rester en alerte permanente, et transforme chaque film en expérience psychologique autant que cinématographique.

2. Une narration fragmentée et non linéaire pour enrichir le mystère.

Jordan Peele utilise avec virtuosité des procédés narratifs non linéaires pour distiller progressivement le sens profond de ses films, tout en instaurant un climat de mystère et d'inquiétude. Cette fragmentation du récit n'est jamais gratuite : elle permet de révéler des éléments clés au moment où leur impact émotionnel est le plus fort, tout en obligeant le spectateur à rester actif, à reconstituer lui-même le puzzle narratif.

Dans *Us*, le film s'ouvre sur un flashback énigmatique dans un parc d'attractions, où la jeune Adelaide semble vivre une expérience traumatisante. Ce prologue, présenté comme un simple souvenir, ne prend tout son sens que dans les dernières minutes du film, lorsqu'on découvre que l'Adelaide que l'on a suivie est en réalité l'enfant issue du monde souterrain. Ce retournement narratif majeur repose sur une stratégie de dissimulation maîtrisée, où les indices semés tout au long du film ne s'assemblent que rétrospectivement. En fragmentant la chronologie, Peele bouleverse les repères du spectateur et l'invite à reconsidérer la nature des personnages et les rapports de domination qui les lient.

Dans *Nope*, la narration est encore plus éclatée. L'histoire du chimpanzé Gordy, insérée comme une digression, semble d'abord hors-sujet, mais s'avère essentielle pour comprendre la critique du voyeurisme et de la spectacularisation de la violence. Cette sous-intrigue, placée à des moments précis du récit, agit comme un miroir thématique, éclairant la trajectoire du personnage de Jupe, traumatisé par cette scène et pourtant complice d'un nouveau cycle d'exploitation spectaculaire avec l'OVNI. Cette structure en récits imbriqués fait écho au fonctionnement même du cinéma de Peele : une œuvre-mosaïque où chaque fragment, même secondaire, résonne avec le tout.

Enfin, dans *Get Out*, la fragmentation ne se traduit pas nécessairement par des flashbacks, mais par une rétention d'informations. Le spectateur, tout comme Chris, découvre peu à peu la vérité sur les Armitage, dans une lente montée en tension. La révélation progressive, notamment grâce à des détails apparemment anodins, comme les comportements étranges des domestiques, crée une forme de suspense latent.



Les étranges domestiques dans le film Get Out 2017 screenfan

Ce choix de mise en scène, où la narration avance par couches successives, renforce l'angoisse et la sensation de paranoïa.

Ainsi, la narration non linéaire chez Peele n'est pas un simple effet de style, mais un outil dramaturgique et politique. Elle reflète un monde fragmenté, où la vérité est toujours dissimulée sous des apparences trompeuses, et où le spectateur, comme les personnages, doit apprendre à lire entre les lignes.

3. Une utilisation du son comme vecteur de tension et de sens .

L'univers cinématographique de Jordan Peele se distingue aussi par un usage particulièrement maîtrisé et significatif du son comme dans tous les bons films d'horreur, qui dépasse la simple fonction illustrative pour devenir un véritable outil de narration et d'immersion sensorielle. Le son, chez Peele, est porteur de signification, de menace, voire de symbolisme. Dans *Get Out*, la scène d'hypnose repose sur un dispositif sonore d'une efficacité glaçante : le bruit répétitif de la cuillère tournant dans la tasse agit comme un déclencheur hypnotique, presque pavlovien. Ce motif sonore récurrent matérialise la perte de contrôle de Chris, tandis que la spatialisation sonore du "Sunken Place" (avec une baisse soudaine de volume, une réverbération étouffée) accentue la sensation d'engloutissement et d'impuissance. Le son n'est donc pas neutre, il devient ici une arme psychologique.

Dans *Us*, le travail sonore prend une dimension quasi chorégraphique. Le sifflement caractéristique de Red, sa voix brisée, difficilement intelligible, ajoutent à son étrangeté et à sa menace. Le film

joue aussi sur la transformation de sons familiers : la chanson “I Got 5 on It”, au départ entraînante, devient un leitmotiv inquiétant à mesure qu’elle est reprise de manière ralentie et discordante dans les moments de tension. Ce contraste crée un effet de trouble, en décalage avec les attentes du spectateur. Cette déformation sonore traduit aussi le thème du double : la même mélodie existe sous deux formes, une joyeuse, l’autre angoissante, à l’image des deux versions de chaque personnage.

Dans *Nope*, c’est encore une autre approche du son qui prédomine : il devient un outil de suspense par l’ellipse. L’horreur naît souvent du silence brutal ou des sons distants, comme les cris humains aspirés dans le ciel par Jean Jacket, qui laissent deviner l’ampleur de la menace sans jamais la montrer frontalement. Cette maîtrise du son hors-champ permet à Peele de suggérer la violence sans l’exposer, créant un sentiment de terreur psychologique. Même les sons mécaniques (les moteurs de tournage, le bruit du faux cheval ou des caméras) prennent un rôle dramatique en soulignant l’obsession pour le spectacle et le contrôle de l’image. Le travail sur le son devient ainsi une manière de mettre en scène l’invisible, mais aussi de critiquer une industrie du divertissement qui transforme tout, y compris l’horreur, en produit spectaculaire.

Peele utilise à merveille l’absence de son qui intervient souvent pour souligner un basculement psychologique ou créer un espace de suspension dramatique. Dans *Get Out*, lors des scènes de malaises entre le décalage du comportement de la famille Armitage et le trouble de Chris durant les enchères silencieuse, l’absence totale de dialogue ou d’ambiance sonore rend le moment encore plus glaçant, renforçant l’idée d’un commerce inhumain qui se passe dans le plus grand calme, comme si cela était banal. Dans *Us*, l’arrivée des doubles dans l’allée, au début du film, s’installe dans un silence troublant, où seuls les bruits naturels subsistent, une manière de signaler l’irruption du cauchemar dans la normalité. Dans *Nope*, l’étrange mutisme qui s’installe lorsque les appareils électroniques cessent de fonctionner autour de Jean Jacket marque non seulement la présence de la créature, mais crée aussi un vide sonore terrifiant : plus aucun son humain ou technologique, seulement l’attente oppressante. Chez Peele, le silence n’est jamais neutre ; il devient un espace de tension pure, un signal que quelque chose d’invisible mais menaçant est en jeu.

En définitive, le son chez Peele n’est jamais un simple habillage : il agit comme un langage à part entière, capable d’exprimer le non-dit, de créer de l’angoisse ou de révéler des tensions invisibles. Il participe activement à la construction de son style, en jouant avec les attentes du spectateur, en déjouant les repères sensoriels, et en ancrant l’horreur dans une expérience sensorielle immersive et signifiante.

D. Les fondements stylistiques et idéologiques du cinéma de Jordan Peele .

1. L'horreur comme véhicule d'une critique sociale.

Jordan Peele s'inscrit dans une tradition du cinéma d'horreur qui ne se contente pas de provoquer la peur, mais cherche à interroger en profondeur les angoisses collectives d'une société. À l'image de films comme *Rosemary's Baby* ou *The Stepford Wives*, qui utilisaient l'épouvante pour dénoncer l'oppression patriarcale, Peele adapte cette dimension politique à la question raciale et sociale contemporaine. Dans son œuvre le choix de l'horreur n'est pas anodin : elle naît de contextes sociaux concrets, de tensions systémiques que le surnaturel ou l'absurde viennent exacerber. Ce glissement vers une horreur « intellectuelle » transforme le genre en outil pédagogique et critique, capable de traduire en images les formes les plus insidieuses de domination.

L'originalité de Peele tient à sa capacité à articuler des symboles forts à des récits accessibles. Dans *Us*, par exemple, les ciseaux utilisés par les doubles ne sont pas seulement des armes : ils incarnent le besoin de rompre avec une condition imposée, mais aussi la violence que cette rupture implique. Par ailleurs, l'événement catalyseur du film, une manifestation soudaine et silencieuse des Tethered formant une chaîne humaine, est une référence directe à la campagne caritative « Hands Across America » des années 1980. En recyclant ce geste prétendument humanitaire, Peele dénonce le cynisme d'une société qui maquille son inaction sociale derrière des symboles vides de sens.



The human chaine scne from US loopers

Ainsi, *Us* critique un capitalisme qui recycle les souffrances sociales pour entretenir une illusion d'unité, tout en perpétuant la marginalisation, l'horreur visuelle devient ainsi une métaphore du mensonge collectif, du confort fondé sur l'oubli ou l'exploitation des autres.

Dans *Get Out*, la peur naît du quotidien lui-même : les lieux ordinaires (une maison de banlieue blanche, un dîner mondain, un cabinet médical) deviennent des espaces de terreur, révélant que la menace ne vient pas d'un monstre extérieur, mais des structures sociales elles-mêmes. Le transfert d'esprit des blancs vers des corps noirs est une métaphore frontale de l'appropriation culturelle et du désir d'assimilation superficielle qui nie la subjectivité noire. L'horreur devient ici un mode de dévoilement, un miroir déformant qui révèle les logiques d'effacement identitaire.

Enfin, *Nope* étend cette critique au domaine du regard et du spectacle. L'obsession des personnages pour capturer l'image de l'OVNI évoque notre propre fascination pour la violence médiatisée, mais aussi la manière dont les récits dominants invisibilisent certains corps et certaines mémoires. L'horreur se loge dans la façon dont nous consommons l'image, dans le regard même. Peele s'attaque à l'infrastructure de la représentation, qui est montré, qui est oublié, qui est mangé par le ciel sans laisser de trace.

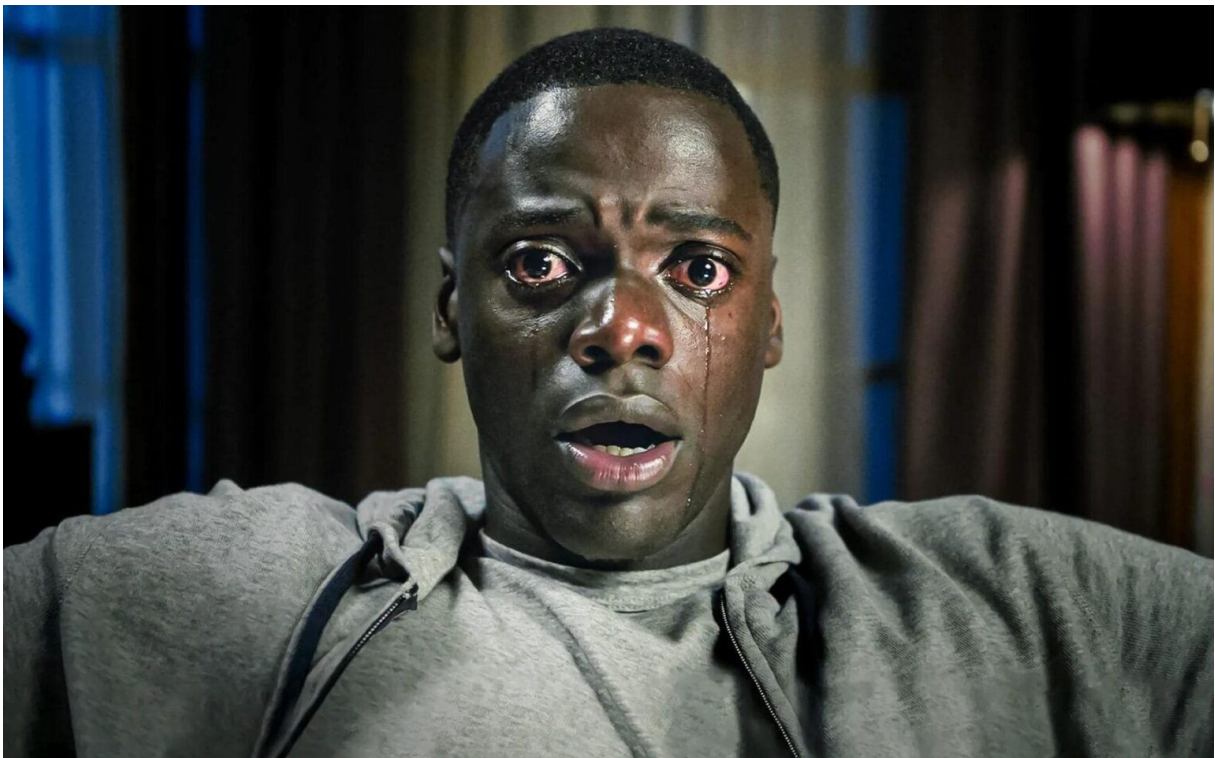
Par son usage réfléchi de l'horreur, Jordan Peele redonne au genre son potentiel contestataire. Loin du divertissement pur, il s'en sert pour diagnostiquer les failles sociales et révéler les traumatismes collectifs. L'horreur devient ainsi une langue politique : symbolique, directe, universelle, mais profondément ancrée dans l'histoire et les tensions contemporaines.

2. Une mise en scène symbolique.

La mise en scène chez Jordan Peele ne se limite pas à soutenir l'intrigue : elle constitue un langage visuel à part entière, structuré par une symbolique forte qui approfondit les thématiques sociales de ses films. Chaque plan, chaque choix de lumière, de couleur, d'espace ou de cadrage, participe à créer une lecture métaphorique du réel, souvent centrée sur les rapports de domination, la mémoire collective ou l'effacement des marges.

Dans *Get Out*, Peele mobilise une mise en scène rigoureuse et symbolique pour traduire visuellement l'isolement, la paranoïa et l'emprise psychologique que subit Chris. Les contrastes entre les couleurs sont omniprésents : les décors blancs, épurés, froids de la maison des Armitage, tranchent violemment avec la peau noire de Chris, isolé dans cet environnement bourgeois où tout semble contrôlé. Les costumes, également très codifiés, accentuent cette dichotomie. La lumière

dans toute la première partie du film rend une image assez lisse et douce, elle ne donne pas d'indice sur la suite du film, elle finira par évoluée en même temps que l'intrigue. Par la suite la scène de l'hypnose est particulièrement révélatrice de la terreur montante : plongée dans une lumière tamisée aux reflets bleutés, elle joue sur les ombres très contrastées pour créer un effet de perte de repères, renforçant l'idée d'un protagoniste littéralement aspiré dans l'ombre et l'incompréhension. L'utilisation de longues focales et de plans très serrés sur son visage enferme littéralement le personnage dans le cadre, traduisant son enfermement mental et social. Cette compression de l'espace crée une tension palpable, tout en plongeant le spectateur dans la subjectivité du héros, dont le regard devient le filtre du récit. Ces choix esthétiques participent aussi à l'instauration d'un malaise constant, où chaque détail, un regard insistant, un sourire figé, prend une charge menaçante. L'un des procédés les plus marquants est le recours ponctuel à des plans où les personnages, les domestiques ou encore Chris, brisent le quatrième mur . Le plus emblématique est celui où un Chris hypnotisé regarde directement la caméra, figé dans le *sunken place* : ce face-à-face avec le spectateur nous force à partager son impuissance et sa perte de contrôle. Ce regard-caméra, devient un appel silencieux, une dénonciation directe de l'inaction face au racisme.



The suken place scene, la coagula from the movie Get Out 2017 scrennrant

Par ce dispositif, Peele transforme le spectateur en témoin involontaire, voire complice passif, d'un système oppressif. Ainsi, la mise en scène de *Get Out* ne se contente pas d'illustrer la narration : elle la prolonge en inscrivant la critique sociale au cœur même du langage cinématographique.

Dans *Us*, la mise en scène repose sur un système visuel hautement symbolique pour explorer la thématique du double et les tensions sociales souterraines. L'un des procédés les plus marquants est l'usage de la lumière tamisée, souvent contrastée, qui joue un rôle crucial dans la représentation des *Tethered*. Lors de nombreuses scènes, le visage des doubles est éclairé de manière partielle : une moitié dans l'ombre, l'autre dans la lumière.



The Tethered attack scene from US lifehacker

Ce traitement visuel renforce l'idée d'une identité fragmentée, scindée entre la surface et le refoulé, entre l'humain et le monstrueux. Il évoque aussi une frontière morale trouble, rendant impossible une lecture manichéenne des personnages. Les jeux de miroir sont également omniprésents, dès le prologue dans la galerie des glaces, et tout au long du film. Ces reflets symbolisent le rapport d'inversion entre les doubles, mais aussi la multiplicité des identités que chacun porte en lui. Ils traduisent l'idée que ce que nous rejetons ou ignorons dans la société finit par se retourner contre nous. Le miroir n'est pas ici un simple dispositif de duplication : il devient un espace de révélation, une faille entre deux mondes. Peele utilise aussi les cadrages avec une grande précision symbolique. Les plans serrés dominent les scènes d'affrontement ou de tension psychologique, traduisant

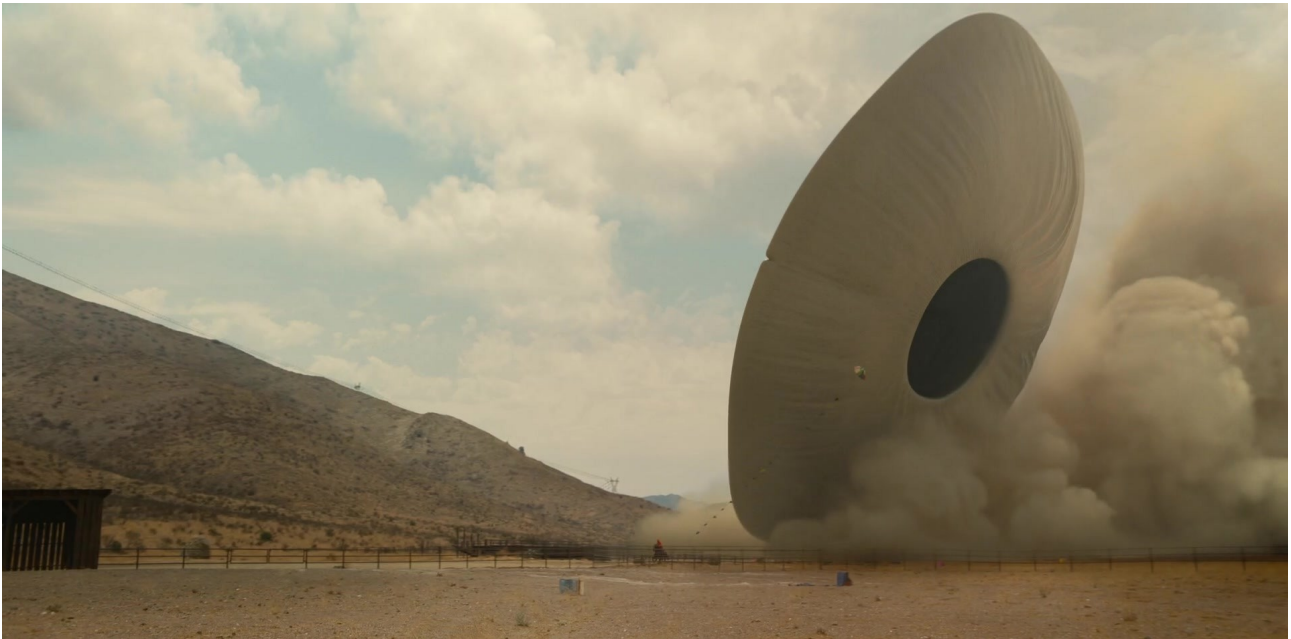
l'enfermement des personnages dans leurs peurs ou leur culpabilité. À l'inverse, les plans très larges, comme ceux montrant les *Tethered* formant une chaîne humaine à perte de vue, élargissent brutalement la perspective, révélant une menace collective, qui dépasse le simple cadre domestique.



The human chaine scene from US lifehacker

Ce contraste entre l'intime et le massif, accentue le sentiment d'étouffement des protagonistes, confrontés à une violence qui prend racine dans une structure sociale enfouie.

Dans *Nope*, la symbolique visuelle est plus abstraite mais tout aussi puissante. Peele n'utilise pas une lumière représentative de l'horreur il utilise le langage du cadre pour être plus subtile. Le ciel, omniprésent dans de nombreux plans larges et souvent filmé en plongée ou en plans d'ensemble, devient un espace menaçant où se matérialise le regard du monstre céleste, inversant la position habituelle de l'observateur et plaçant l'homme en situation de vulnérabilité. Les plans qui isolent les personnages dans ces vastes espaces soulignent ce déséquilibre, tandis que la caméra adopte parfois une lenteur et une fixité qui évoquent le regard insatiable d'une caméra elle-même, incarnée par l'OVNI.



Jean jacket attack scene fancaps

La scène où les protagonistes évitent de regarder directement la créature est filmée en cadrages serrés, jouant sur les ombres et le hors-champ pour traduire la peur et la tension liées au voyeurisme. Par ailleurs, les éléments naturels : poussière, vent, nuages, envols d'animaux, sont soigneusement intégrés au cadre pour créer une atmosphère lourde, symbolisant la lutte entre l'homme et la nature. Les séquences au ranch exploitent quant à elles des plans larges et souvent statiques, rappelant les codes du western, mais Peele y introduit une dimension contemporaine en évitant les figures héroïques classiques, proposant ainsi une narration à la fois périphérique et subversive. On retrouve l'esthétique bleutée et contrastée dans les scènes de nuit, une esthétique qui colle parfaitement avec les scènes d'attaques subies la nuit qui représente le mieux le genre de l'horreur durant le film.

Enfin, l'usage récurrent des cadres fermés (portes, couloirs, miroirs, écrans) dans toute l'œuvre de Peele souligne l'enfermement psychologique, social ou mémoriel de ses personnages. Ces espaces limités reflètent les carcans dans lesquels ils sont piégés, souvent à leur insu, et la caméra devient un outil pour représenter l'aliénation. En jouant sur l'architecture, la symétrie, la lumière et les couleurs, Peele transforme chaque scène en surface de projection idéologique.

En somme, sa mise en scène symbolique agit comme un second récit, invisible mais tout aussi essentiel que le scénario. Elle densifie les films, obligeant le spectateur à lire entre les lignes visuelles, à décrypter les signes dissimulés dans les moindres détails esthétiques. C'est dans cette

capacité à penser l'image comme un vecteur de sens politique que réside l'une des grandes forces du style de Jordan Peele.

3. La construction d'un cinéma d'auteur engagé.

Jordan Peele construit son œuvre autour d'une alliance singulière entre divertissement et engagement social, posant dès *Get Out* les bases d'un cinéma d'auteur marqué par la réinterprétation des codes du cinéma de genre pour raconter des histoires de marginalisation. Cette approche, fondée sur la recontextualisation de conventions établies, se confirme et s'approfondit dans ses films suivants, *Us* et *Nope*. Une des forces majeures de Peele réside dans sa capacité à mêler deux esthétiques apparemment opposées : celle du cinéma populaire et celle du cinéma d'auteur. Il conjugue les codes visuels du blockbuster, effets spéciaux maîtrisés, construction rigoureuse de la tension, scènes spectaculaires, avec la lenteur, les silences et la symbolique forte propres au cinéma d'auteur. Cette hybridation renouvelle profondément la forme du film de genre, en le rendant plus ambitieux artistiquement tout en restant accessible à un large public. Jordan Peele affirme son statut de cinéaste auteur engagé par plusieurs choix artistiques et esthétiques qui dépassent le simple cadre du récit ou de la critique sociale.

Premièrement, Peele développe une signature visuelle identifiable et soignée, où chaque plan est pensé comme une œuvre graphique. Son travail sur la composition de l'image, la palette de couleurs et la lumière s'inspire du cinéma d'art et d'essai. Cette précision esthétique contribue à créer une atmosphère unique et reconnaissable, renforçant la dimension artistique de ses films.

Ensuite, Peele innove dans la narration en jouant avec les codes classiques du suspense et de l'horreur, mais en les déconstruisant à travers des ruptures de ton ou des détournements d'attentes. Cette manipulation narrative confère à ses œuvres une dimension réflexive et critique, typique du cinéma d'auteur, qui pousse le spectateur à s'interroger sur les conventions du genre et leur fonction.

Un autre aspect fondamental de la construction du cinéma d'auteur de Peele réside dans sa capacité à hybrider plusieurs genres au sein d'un même film. En mêlant horreur, thriller psychologique, science-fiction, satire sociale et humour noir, il brouille les frontières traditionnelles pour mieux faire passer ses messages politiques. Cette hybridité narrative lui permet de transformer des peurs sociales en menaces concrètes à l'écran : le racisme, les rapports de domination ou l'exploitation deviennent littéralement des monstres ou des systèmes oppressifs incarnés. L'humour noir, souvent porté par les dialogues de personnages lucides ou désabusés, agit comme un contrepoint critique : il

révèle les absurdités ou les hypocrisies de la société dominante, tout en rendant ces discours plus percutants et accessibles. En revisitant les codes du cinéma de genre, Peele ne se contente pas de faire peur ; il utilise la peur comme langage politique, créant ainsi un cinéma engagé qui ébranle autant qu'il divertit.

De plus, son engagement se manifeste dans son choix de collaborer régulièrement avec une équipe artistique fidèle (directeurs de la photographie, compositeurs, chefs décorateurs), ce qui crée une cohérence esthétique et thématique à travers ses films. Cette constance contribue à une construction d'un univers cinématographique personnel, une marque de fabrique des auteurs.

Enfin, Peele s'inscrit dans une démarche d'innovation formelle, en expérimentant avec le son, le montage et la mise en scène pour créer des effets de dissonance ou de malaise qui vont au-delà du simple effet spectaculaire. Ce travail minutieux sur la forme démontre une volonté d'élever le cinéma de genre à une expérience artistique complète, caractéristique d'un cinéma d'auteur engagé.

Ainsi, c'est par la maîtrise formelle, la recherche esthétique et la construction d'un univers cohérent que Jordan Peele construit un cinéma d'auteur engagé, où la forme et le fond dialoguent pour offrir une expérience cinématographique à la fois originale et porteuse de sens.

E. L'héritage cinématographique et les influences artistiques

1. Influences cinématographiques et littéraires dans le travail de Peele.

Le cinéma de Jordan Peele s'inscrit dans une tradition artistique dense et plurielle, où se croisent des références au cinéma d'horreur, à la science-fiction dystopique et à la littérature afro-américaine. Son œuvre est profondément nourrie par ces influences, qu'il détourne et actualise pour construire un langage personnel et engagé.

Parmi ses influences majeures, le cinéma d'horreur classique occupe une place centrale. Peele cite régulièrement *Rosemary's Baby* (1968) de Roman Polanski et *The Stepford Wives* (1975) de Bryan Forbes comme des œuvres fondatrices. Ces films utilisent l'horreur non pas comme simple outil de divertissement, mais comme vecteur de critique sociale : la paranoïa domestique, le contrôle des corps ou encore la perte d'autonomie y sont au cœur de l'effroi. Peele reprend cette démarche en plaçant les peurs contemporaines, racisme systémique, exploitation des identités, surveillance, au centre de ses intrigues. *Get Out*, par exemple, hérite de cette tradition en construisant une tension progressive ancrée dans le quotidien, pour mieux faire surgir l'horreur dans ce qui semblait familier.

L'influence de la science-fiction, en particulier celle portée par *The Twilight Zone* de Rod Serling, est également déterminante. Peele, qui a lui-même produit une version contemporaine de la série, reprend cette capacité à introduire le fantastique dans un cadre réaliste et à utiliser la fiction spéculative pour explorer les dérives sociales. Dans *Us* et *Nope*, cette dimension se traduit par l'apparition d'entités mystérieuses ou de doubles monstrueux, qui deviennent des allégories des fractures identitaires et de la société du spectacle. Comme chez Serling, l'étrange permet chez Peele une mise à distance critique du réel.

Enfin, la littérature afro-américaine occupe une place essentielle dans sa construction intellectuelle. Des auteurs comme Ralph Ellison, avec *Invisible Man*, ou Octavia Butler, pionnière de la science-fiction afro-futuriste, ont influencé sa manière d'aborder les thèmes de l'identité, de l'effacement, de la mémoire collective et de l'héritage de l'esclavage. Leur impact se ressent dans la manière dont Peele donne une place centrale à des personnages noirs, souvent confrontés à des systèmes d'oppression symboliques ou littéraires. Leurs récits deviennent des instruments de résistance, à l'image des écrits de ces auteurs qui dénoncent l'invisibilisation des voix noires dans les récits dominants.

Ainsi, Peele ne se contente pas de citer ou d'honorer ces influences : il les transforme, les hybride, et les insère dans un cadre cinématographique contemporain, pour créer une œuvre profondément originale qui résonne à la fois avec les traditions du passé et les urgences du présent.

2. Références à des réalisateurs et à des mouvements spécifiques.

Jordan Peele s'inscrit dans une tradition cinématographique riche et plurielle, s'inspirant de réalisateurs et de mouvements qui dépassent largement le cadre du seul cinéma d'horreur. Son travail puise autant dans les maîtres du suspense psychologique que dans le cinéma social engagé, pour créer une œuvre à la fois captivante et porteuse de messages politiques forts. L'influence d'Alfred Hitchcock est notable dans la gestion du suspense et du hors-champ, où l'attente et la suggestion prennent souvent le pas sur l'action visible, comme dans *Get Out*. Cette maîtrise du climat anxiogène se double d'un héritage stylistique venant de Stanley Kubrick, notamment perceptible dans *Us* avec ses cadres symétriques, ses jeux de reflets et la thématique du double, évoquant *The Shining*. Peele adopte ainsi une précision formelle qui accentue l'atmosphère oppressante de ses récits.

Mais son inspiration va bien au-delà de ces figures classiques : il s'inscrit aussi dans la lignée du Nouvel Hollywood et du cinéma social américain, notamment à travers l'exemple de Spike Lee. À l'instar de *Do the Right Thing*, *Get Out* aborde les tensions raciales sous une apparence de normalité

trompeuse, questionnant les rapports de pouvoir et les injustices avec une acuité politique marquée. Par ailleurs, Peele intègre dans sa palette artistique des références au cinéma de genre asiatique, qu'il a lui-même cité comme sources d'inspiration. Des films tels que *Cure* de Kiyoshi Kurosawa ou *Parasite* de Bong Joon-ho mêlent habilement horreur, thriller et critique sociale, une hybridation qui résonne avec la démarche de Peele visant à renouveler les codes du film de genre.

Enfin, Peele fait écho à l'œuvre de pionniers de l'horreur politique comme George A. Romero, qui utilisait le zombie pour représenter les fractures sociales. Peele prolonge cette tradition en remplaçant le monstre traditionnel par des métaphores plus complexes de l'altérité et de la marginalisation, donnant ainsi à ses films une portée universelle. En combinant ces influences éclectiques, Jordan Peele construit une grammaire cinématographique originale, où la forme sert un propos engagé, ancré dans les réalités contemporaines tout en dialoguant avec l'histoire du cinéma.

3. Intégration de symboles du film de genre dans un contexte contemporain.

Jordan Peele excelle à intégrer des symboles traditionnels du cinéma de genre tout en les adaptant à des enjeux contemporains, créant ainsi un discours à la fois divertissant et engagé. Dans *Us*, la figure du double, incarnée par les « Tethered », renvoie à une longue tradition mythologique et psychologique où le double symbolise souvent la dualité de l'âme, la part cachée ou refoulée de soi-même. Dans de nombreuses cultures, le double peut représenter l'ombre, un alter ego maléfique ou une force parallèle qui révèle des vérités profondes sur l'identité et la condition humaine.



Les doubles, US 2019 lifehacker

Chez Peele, ce double illustre la fracture sociale entre ceux qui vivent à la surface, dans la lumière et le confort, et ceux relégués dans l'ombre, invisibles et opprimés. Cette dualité renvoie aussi à la notion jungienne d'« ombre », cet aspect inconscient et réprimé de la psyché, soulignant comment les inégalités sociales sont niées mais toujours présentes, prêtes à resurgir. Les ciseaux constituent aussi un symbole puissant qui incarne à la fois la séparation, la violence et la dualité sociale. Utilisés comme arme par les « Tethered », ils symbolisent la coupure des liens invisibles qui maintiennent cette marginalisation, évoquant la possibilité d'une rupture à la fois libératrice et destructrice. Ce motif renvoie aussi à une tradition symbolique ancienne où l'outil de coupe est associé au destin et au choix, soulignant l'ambivalence de la révolte face aux injustices.



The Tethered from US movie movie web

Ainsi, les ciseaux traduisent la tension profonde entre lumière et obscurité, conscience et refoulé, reflétant la violence latente des inégalités sociales.

Dans *Nope*, la créature invisible qui plane dans le ciel agit comme une métaphore du regard voyeuriste porté par la société contemporaine sur le spectacle. Ce monstre aérien n'est pas seulement une menace physique, il représente aussi la consommation vorace des images et la fascination morbide pour la violence et l'inconnu, questionnant le rôle du cinéma et des médias dans cette dynamique. Ce symbolisme se mêle à l'esthétique du western, où l'immensité désertique accentue l'isolement et la confrontation entre l'homme et une force naturelle ou surnaturelle.

Get Out utilise quant à lui le symbole de l'hypnose, traditionnellement un trope de l'horreur pour instiller la peur, pour déployer une métaphore plus profonde d'aliénation et de perte de contrôle. Le « Sunken Place », cet espace mental où le protagoniste est réduit au silence et à l'impuissance, illustre la marginalisation des minorités dans une société raciste qui les prive d'agency et de voix.

Au-delà de ces exemples, Peele s'appuie aussi sur d'autres symboles forts issus du cinéma de genre. Par exemple, la maison dans *Get Out* et *Us* joue un rôle clé : elle devient le théâtre d'un huis clos oppressant, où les apparences de sécurité et de normalité masquent des violences insidieuses. La présence de la nature, notamment dans *Nope*, fait aussi figure de symbole, incarnant un monde sauvage et incontrôlable face à la technologie et au spectacle humain.

Enfin, Peele réinvente les monstres eux-mêmes, non plus comme de simples figures de peur, mais comme des métaphores complexes des tensions sociales actuelles : ils incarnent les peurs liées à l'altérité, au contrôle, à l'exploitation, et à la résistance. Cette intégration de symboles du film de genre dans un contexte contemporain permet à Peele de créer un cinéma qui est à la fois familier et profondément subversif.

F. L'ambiguïté des fins dans le cinéma de Jordan Peele : entre ouverture et interprétation.

1. Une absence de conclusion définitive : une invitation à la réflexion.

Jordan Peele se démarque par son refus des dénouements classiques, souvent attendus dans le cinéma de genre. Contrairement aux récits d'horreur traditionnels où le mal est clairement identifié, combattu, puis vaincu, ses films préfèrent des dénouements ouverts où le doute persiste. Cette absence de résolution nette laisse le spectateur face à une incertitude durable, qui pousse à s'interroger sur les vérités présentées et les implications sous-jacentes.

Ce choix narratif amplifie l'impact des films de Peele sur le spectateur, en transformant la fin en point de départ d'une réflexion approfondie. Les spectateurs sont ainsi invités à revisiter l'ensemble de l'œuvre, à multiplier les interprétations et à élaborer des théories, que ce soit sur la nature du mal, les dynamiques sociales exposées, ou les motivations des personnages. Cette pluralité de lectures enrichit la portée sociale et philosophique des films, qui dépassent alors le simple divertissement pour devenir des objets de débat culturel.

L'ambiguïté morale et identitaire est au cœur de cette démarche, comme le montre particulièrement *Us*. La révélation finale sur l'identité d'Adelaide bouleverse toute la compréhension du récit et

remet en question les notions de victime et de bourreau. Cette incertitude sur les personnages et leurs motivations invite à une lecture plus nuancée, où les frontières entre bien et mal, dominant et dominé, deviennent floues. Par ce biais, Peele déstabilise le spectateur et l'incite à interroger ses propres perceptions, renforçant ainsi l'engagement critique suscité par son cinéma.

2. Analyse des fins ouvertes dans ses films.

Les fins des films de Jordan Peele refusent toute conclusion définitive, instaurant une ambiguïté qui prolonge le débat bien au-delà du générique. Dans *Get Out*, la fin initialement prévue par Jordan Peele était bien plus pessimiste : Chris, le protagoniste, devait être arrêté par la police juste après son évasion, une issue illustrant la fatalité du racisme systémique aux États-Unis. Cette fin aurait souligné de manière brutale la précarité de la liberté des personnes noires face aux institutions. Peele choisit finalement une autre voie, où Chris est secouru par son ami Rod, ce qui offre un souffle d'espoir. Cependant, même cette fin plus optimiste reste empreinte de tension et d'ambiguïté. En effet, la scène finale, avec la police qui arrive sur les lieux, soulève immédiatement la question sous-jacente : dans une société marquée par les violences policières et le profilage racial, Chris aurait-il été traité de la même manière s'il n'avait pas été sauvé ? L'absence d'une résolution claire sur son avenir symbolise la fragilité de cette victoire et rappelle que la lutte contre le racisme est loin d'être terminée. Cette conclusion ouverte invite donc le spectateur à réfléchir sur la condition des minorités dans un système où la justice et la liberté ne sont jamais garanties.

Dans *Us*, la fin bouleverse radicalement la perception du récit en révélant que la protagoniste que nous avons suivie est en réalité la double maléfique, Red, tandis que l'« originale » a vécu cachée dans les souterrains. Ce retournement symbolise la dualité profonde et inévitable de l'être humain, à la fois maître de la surface et prisonnier des parts obscures en lui-même. Cette révélation questionne également la notion de libre arbitre : Red, née dans la clandestinité, représente la révolte des oubliés, des invisibles, et pose la question de la légitimité morale de cette lutte des classes souterraine. La scène finale, où Jason regarde sa mère d'un air suspicieux, laisse planer un doute sur son identité et sa loyauté, a-t-il reconnu la vraie nature de celle qu'il croyait être sa mère ? Ce flou sur les liens familiaux renforce l'idée que l'identité est une construction fragile, sujette à la duplicité. Enfin, l'image finale des Tethered marchant en file indienne est une puissante métaphore d'une possible révolte collective des opprimés. Cette vision d'un soulèvement futur incarne la critique sociale du film et suggère que les tensions et les inégalités latentes pourraient exploser à tout moment, donnant à la fin un souffle politique et prospectif.

Pour *Nope*, l'ambiguïté est encore plus marquée dans la mesure où plusieurs éléments restent non résolus. La survie d'OJ, frère d'Em, est laissée en suspens ; la dernière apparition d'OJ est floue et pourrait n'être qu'une hallucination d'Em, ce qui laisse au spectateur la liberté d'interpréter cette scène comme une victoire réelle ou un espoir fragile. De même, la créature extraterrestre Jean Jacket demeure énigmatique : son origine, sa nature exacte, et ses motivations ne sont jamais clairement expliquées, renforçant le mystère et l'aura d'inconnu qui l'entoure. Cette absence de réponses définitives invite à voir la créature comme une métaphore des peurs contemporaines liées à l'inconnu et à la surveillance constante. Par ailleurs, la fin questionne directement le rôle des médias et du public dans la fabrication du spectacle. Em, en capturant la créature sur film, semble reprendre le contrôle de l'image, mais cela soulève la question du cycle infernal de la fascination pour la violence et le sensationnalisme. En filmant, Em participe-t-elle à la perpétuation d'une industrie du spectacle qui exploite la peur et la douleur ? La fin ouverte souligne donc la critique acerbe de Peele sur la société du spectacle, le voyeurisme, et la manière dont les médias manipulent les récits pour leur propre profit.

3. L'ambiguïté comme outil de critique sociale et philosophique.

Jordan Peele utilise l'ambiguïté narrative comme une véritable stratégie artistique et politique. Loin d'être un simple effet de style, cette indétermination volontaire oblige le spectateur à sortir de sa posture passive. Les fins ouvertes de ses films ne délivrent jamais une morale unique ou un message explicite ; elles laissent place à l'interprétation, à la remise en question, et au débat. Ce refus du dénouement explicatif détourne les attentes habituelles du cinéma de genre où le mal est souvent identifié puis vaincu. Ici, le spectateur se retrouve face à des dilemmes moraux non résolus. Dans *Get Out*, par exemple, la libération apparente de Chris est teintée d'amertume, car elle ne garantit pas sa sécurité future ni l'éradication du racisme structurel. Cette ambiguïté pousse à réfléchir au-delà du récit, à interroger le monde réel.

Peele interroge aussi, à travers cette ambivalence, notre perception de la réalité et les notions de bien et de mal. Dans *Us*, la révélation finale renverse complètement notre lecture : le personnage que l'on croyait héroïque est en fait l'usurpatrice, tandis que la supposée antagoniste devient une victime. Ce brouillage des repères moraux questionne la dualité de l'identité humaine, mais aussi les mécanismes sociaux qui enferment certains dans des rôles imposés. Le spectateur, destabilisé, doit faire face à une vérité inconfortable : il a peut-être empathisé avec une oppresseuse. Ce jeu avec la perception remet en question notre tendance à accepter les récits dominants sans en examiner les implications profondes. De même, dans *Nope*, l'ambiguïté ne touche pas seulement les événements (OJ est-il vivant ? La créature est-elle totalement vaincue ?) mais le sens même de l'histoire : s'agit-

il d'un récit de survie, d'une critique des médias, d'un western moderne ou d'un conte sur l'exploitation du regard ? Tout cela à la fois et cette multiplicité est volontaire.

Cette stratégie narrative s'inscrit dans la continuité d'influences revendiquées par Peele, notamment *The Twilight Zone*, Stanley Kubrick ou encore John Carpenter. Comme ces créateurs, il conçoit ses récits comme des paraboles ouvertes, des miroirs déformants qui mettent en lumière les angoisses collectives sans forcément proposer de solution. L'absence de réponse devient en soi une forme de critique : elle maintient une tension qui perdure après le visionnage, obligeant à méditer sur les implications sociales, raciales ou existentielles du récit. En refusant de clore ses films par un sens univoque, Peele déstabilise et provoque une démarche pleinement en accord avec son ambition de faire un cinéma d'auteur engagé, qui interroge la société autant qu'il divertit.

L'ambiguïté qui clôt les films de Jordan Peele n'est pas une fin en soi, mais une invitation à prolonger la réflexion bien au-delà du générique. Et ce travail de pensée critique semble appelé à se poursuivre, car Peele lui-même n'en a pas fini avec le cinéma. Loin d'avoir dit son dernier mot, il a déjà laissé entendre qu'un *Nope 2* pourrait voir le jour, preuve que son univers filmique reste ouvert, en expansion constante. Son œuvre, encore jeune, construit peu à peu une mythologie singulière où l'inachevé, le trouble et l'implicite deviennent des armes pour interroger les violences invisibles de notre époque.

Conclusion

Depuis ses débuts en tant que réalisateur, Jordan Peele s'est imposé comme une figure incontournable du cinéma contemporain en révolutionnant le film d'horreur. En s'appuyant sur une maîtrise parfaite des codes du genre, il parvient non seulement à captiver son public par des récits angoissants et haletants, mais aussi à offrir une critique sociale percutante et nécessaire. À travers ses films *Get Out* (2017), *Us* (2019) et *Nope* (2022), Peele détourne et reconfigure les conventions du cinéma d'horreur pour exposer les dynamiques de pouvoir, les inégalités raciales et les violences systémiques qui persistent dans la société américaine.

L'une des forces majeures de son œuvre réside dans sa capacité à hybrider les genres et à subvertir les tropes traditionnels du cinéma d'horreur. Contrairement aux films d'horreur classiques qui s'appuient principalement sur des jump scares et des figures monstrueuses explicites, Peele préfère instaurer une atmosphère de malaise psychologique et une tension latente, où l'horreur se manifeste à travers des interactions sociales apparemment anodines, mais révélatrices de discriminations plus profondes. Il détourne également les archétypes traditionnels en plaçant des personnages noirs au cœur de ses récits, les transformant en héros actifs et intelligents, loin des stéréotypes qui ont longtemps marqué la représentation des Afro-Américains dans le cinéma de genre.

En parallèle, son œuvre se distingue par une critique fine et nuancée du racisme sous toutes ses formes. Dans *Get Out*, il expose le racisme insidieux d'une élite progressiste qui, sous couvert d'ouverture et d'admiration pour la culture noire, perpétue une logique d'appropriation et de domination. En utilisant des métaphores puissantes, telles que l'hypnose et le *Sunken Place*, il illustre la marginalisation des Noirs dans une société prétendument post-raciale. *Us*, quant à lui, aborde la question des inégalités sociales à travers une parabole glaçante sur la dualité et la marginalisation d'une sous-classe invisible, tandis que *Nope* élargit la réflexion en dénonçant l'exploitation des minorités dans l'industrie du spectacle et l'obsession du regard médiatique.

Mais au-delà de ses thématiques sociopolitiques, Peele se distingue aussi par une mise en scène sophistiquée et une utilisation subtile du symbolisme visuel. Ses films sont truffés d'indices, de références culturelles et de motifs récurrents (le regard, la duplication, la couleur rouge, le contraste entre lumière et obscurité) qui enrichissent leur interprétation et leur portée. Chaque détail, du choix des costumes aux cadrages en passant par les jeux de lumière, participe à la construction d'un propos qui dépasse la simple narration horrifique pour proposer une véritable réflexion sur l'état du monde.

Avec ses trois premiers films, Jordan Peele a non seulement renouvelé le film d'horreur, mais il a également redéfini les attentes du public et des critiques vis-à-vis du genre. En mêlant habilement divertissement et message politique, il s'inscrit dans une lignée de cinéastes engagés qui utilisent le cinéma comme un outil de dénonciation et de prise de conscience. Son travail s'inscrit également dans une tradition du cinéma afro-américain qui questionne la place des Noirs dans la société et dans l'histoire du cinéma lui-même, à l'instar de cinéastes comme Spike Lee ou John Singleton.

Ainsi, l'impact de Jordan Peele dépasse largement le cadre du cinéma de genre. Son œuvre contribue à une redéfinition des récits hollywoodiens en mettant en avant des perspectives jusqu'alors marginalisées et en renouvelant la manière dont les films d'horreur peuvent aborder des sujets de société. Son succès critique et commercial témoigne de la pertinence de son approche et de la demande croissante d'un cinéma qui allie réflexion et divertissement.

En conclusion, Jordan Peele apparaît comme un réalisateur novateur qui a su transformer le cinéma d'horreur en un espace de contestation et de questionnement social. Son utilisation intelligente du genre, sa mise en scène riche en symboles et sa capacité à articuler des discours engagés à travers des récits captivants en font une voix unique dans le paysage cinématographique actuel. Son influence sur le cinéma de genre et sur la manière d'aborder les questions raciales et sociales ne fait que commencer, et il y a fort à parier que ses futures œuvres continueront de marquer le cinéma et d'inspirer de nouvelles générations de cinéastes engagés.

Bibliographie.

- Film Jordan Peele, *Get Out*, New York : Blumhouse productions, QC intertainment, Monkeypaw productions, 2017, 104 min.
- Film Jordan Peele, *Us*, Santa Cruz beach Baordwalk :QC intertainment, Monkeypaw productions, 2019, 116min.
- Film Jordan Peele, *Nope*, Los Angeles : Monkeypaw productions, 2022, 135min.
- Livre Critical Race Theory and Jordan Peeles *Get Out* by Wynter Kevin Pomona College USA by Wynter Kevin Pomona College USA
- Vidéo MacGuffin Maker, *Get Out. Racisme et gouffre de l'horreur*, publier le 30/01/23, consulté le 10/12/24, disponible sur :https://youtu.be/clKbfbW8_c?si=l_3c_5gr1dOvVZsS
- Livre [Cahiers Du Cinema N°738 Jordan Peele Novembre 2017](#), novembre 2017 Tome 738
- Livre JORDAN PEELE, [OUT THERE SCREAMING](#), New York, [Palgrave Macmillan](#), octobre 2024, 384 pages
- Article Jones, Jamilah King. "The Horror of Being Black in White Spaces." *Mother Jones*, 2017.
- Livre [Black Voices on Race Jordan Peele by Shasta Clinch](#)
Shasta Clinch - broché
- Vidéo BBC, How Jordan Peele redefined Horror films forever | Inside Cinema – BBC, publier le 13/10/2020.
<https://youtu.be/UnL8IX52gPo?si=36aNTmC5HX1nUp9k>
- Article Richard Brody, "Jordan Peele's *Get Out* and the New Age of American Horror" *The New Yorker*, 2017
- Article Angelica Jade Bastién, "The Weight of Symbolism in Jordan Peele's *Us*" *Vulture*, 2019.
- Article Adam Nayman, "Nope and the Spectacle of Horror" *The Ringer*, 2022.
- Article David Sims, "Jordan Peele's *Us* is a Fearsome Critique of American Identity", *The Atlantic*, 2019.

Article Roxana Hadadi, “How Jordan Peele Uses Editing to Create Horror”
Pajiba, 2019.

Article Emily VanDerWerff, “Why *Get Out*’s Ending is Perfect”, *Vox*, 2017.

Annexes

Annexe 1 – Fiche technique : *Get Out* (Jordan Peele, 2017)

- **Titre original** : *Get Out*
- **Réalisateur** : Jordan Peele
- **Scénario** : Jordan Peele
- **Durée** : 104 minutes
- **Acteurs principaux** : Daniel Kaluuya (Chris Washington), Allison Williams (Rose Armitage), Bradley Whitford (Dean Armitage), Catherine Keener (Missy Armitage)
- **Genre** : Horreur psychologique, satire sociale
- **Résumé** : Chris, jeune Afro-Américain, rend visite à la famille blanche de sa petite amie. Très vite, il découvre que derrière les apparences libérales et bienveillantes se cache un projet sinistre de domination raciale, dans lequel les corps noirs sont exploités par une élite blanche via un procédé de transfert de conscience.

Annexe 2 – Analyse visuelle : Scène de l'hypnose dans *Get Out*



Suken place Get Out 2017

Dans cette scène emblématique, Chris est hypnotisé par la mère de Rose et plongé dans le "Sunken Place", un espace mental où il perd tout contrôle sur son corps. Visuellement, l'image de Chris flottant dans un vide noir profond, observant sa propre vie comme à travers un écran, traduit puissamment son impuissance. Ce plan en plongée accentue la domination exercée sur lui, tandis que l'obscurité du décor symbolise l'exclusion, l'isolement et l'invisibilisation des personnes racisées dans une société contrôlée par la norme blanche.



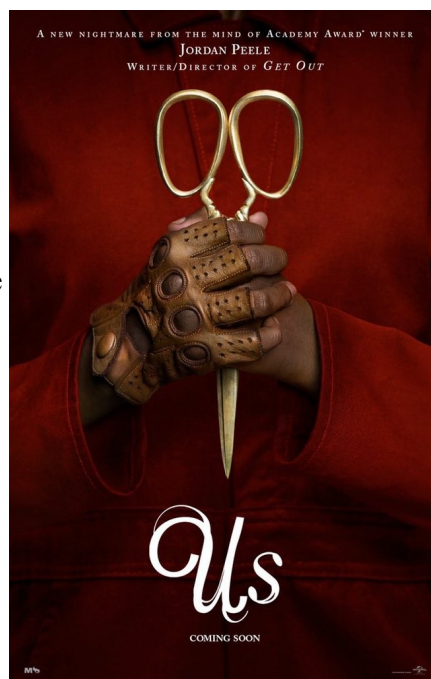
Sunken place scene , la coagula from Get Out. slashfilm

Annexe 3 – Fiche technique : *Us* (Jordan Peele, 2019)

- **Réalisateur** : Jordan Peele
- **Scénario** : Jordan Peele
- **Durée** : 116 minutes
- **Acteurs principaux** : Lupita Nyong'o (Adelaide / Red), Winston Duke (Gabe), Shahadi Wright Joseph (Zora / Umbrae), Evan Alex (Jason / Pluto)
- **Genre** : Thriller horrifique, allégorie sociale
- **Résumé** : Une famille afro-américaine est attaquée par ses doubles, issus d'un réseau souterrain d'individus relégués. Ces Tethered sont des reflets inversés des citoyens "de surface", et leur soulèvement questionne les inégalités sociales et la face cachée du rêve américain.

Annexe 4 – Symbole des ciseaux dans *Us*

Les ciseaux sont le seul objet tranchant utilisé par les Tethered, et leur symbolique est plurielle. Ils représentent la séparation nette entre deux réalités : celle des privilégiés et celle des exclus. Leur symétrie reflète aussi le thème du double omniprésent dans le film. Les ciseaux sont un outil de rébellion et d'émancipation violente : ils coupent les liens imposés par la société. Le choix de ciseaux dorés leur confère un aspect cérémonial, presque sacré, soulignant que cette violence vient après des années de soumission. Leur simplicité et leur silence (contrairement à une arme à feu) renforcent le malaise de leur utilisation.



US allocine 2019

Annexe 5 – Extrait d'entretien avec Jordan Peele

« Mon but est que le public sorte de la salle avec plus de questions que de réponses. L'horreur est le seul genre qui permet de parler frontalement de la peur de l'autre. »
(*The Guardian*, entretien de mars 2019)

Ce témoignage illustre l'intention du cinéaste de mêler divertissement et réflexion critique, et justifie son recours à l'horreur comme langage politique.

Annexe 6 – Analyse de la révélation finale dans *Us*

La fin du film révèle que l'Adelaide que l'on suit depuis le début n'est autre que Red, la Tethered originelle ayant pris la place de l'enfant dans son enfance. Ce retournement de situation déstabilise

la lecture manichéenne du récit. Il interroge la notion d'identité, de justice et de légitimité : peut-on blâmer une personne qui, pour échapper à l'enfer, a pris la place d'une autre ? Cette fin bouleverse le spectateur en suggérant que la monstruosité n'est pas innée, mais construite par les circonstances sociales.

Annexe 7 – Image finale dans *Nope*



Jean Jacket attack scen from Nope fancaps

Dans le dernier plan, Em regarde au loin et aperçoit OJ à cheval, figé sous un panneau où l'on peut lire "Out Yonder". L'image est volontairement ambiguë : est-ce une vision, une métaphore ? La poussière qui l'entoure trouble la frontière entre le réel et l'imaginaire. Peele refuse une fin claire, et interroge la figure du héros hollywoodien : OJ est-il vraiment sauvé ou figé dans une nouvelle image ? Ce plan laisse planer une critique sur la manière dont on consomme les récits de survie et de sacrifice dans le spectacle.

Annexe 8 – Tableau récapitulatif des symboles par film

Film	Symbole principal	Signification
<i>Get Out</i>	Hypnose, Sunken Place	Contrôle mental, domination raciale, perte d'identité
<i>Us</i>	Ciseaux, doubles	Séparation sociale, revanche des oubliés, identité inversée
<i>Nope</i>	Jean Jacket, regard	Voyeurisme, exploitation du trauma, spectacle capitaliste